



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°1 – DIMANCHE DU PHARISIEN 2020

Le projet de publier et de diffuser ces feuillets aura été arrêté en ce 3 février, fête de saint Syméon Théodoque. Ce nom transcrit un mot grec, o Théodochos, celui qui a reçu Dieu. Il est cité dans l'évangile de Luc, lui-même documenté par les souvenirs de la Mère de Dieu.

Une tradition pieuse attribue à saint Syméon l'âge biblique de 270 ans. Le juste vieillard Syméon se trouve ainsi rattaché symboliquement à l'époque de la traduction grecque de la Septante. C'est en effet celle-ci qui précise la prophétie d'Isaïe selon laquelle le Messie, – en grec : le Christ – devait naître d'une vierge. "*Voici, la Vierge est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel*" (Isaïe 7:14).

Saint Syméon accourt au Temple et prononce sa prière célèbre.

Dans la tradition latine : *Nunc dimittis,*
Maintenant, Seigneur, laisse ton serviteur/
S'en aller en paix, selon ta parole. /
Car mes yeux ont vu ton salut.

Il représente avec la prophétesse Anne, elle-même en prière lors de la Présentation du Seigneur au Temple, le passage de l'Ancienne à la Nouvelle Alliance.

Triode de Carême

Le Triode débute par trois semaines préparatoires au Grand Carême. La première commence par le dimanche de la parabole du Pharisien et du Publicain, la seconde est dédiée au Fils Prodigue, et la troisième est consacrée au Jugement dernier.

Au cours de ces semaines, l'Église habitue les fidèles au jeûne par l'introduction progressive de l'abstinence: après la semaine du Pharisien et du Publicain, durant laquelle il n'y a de jeûne ni le mercredi ni le vendredi, elle les réintroduit la semaine suivante; elle supprime la viande durant toute la semaine qui suit encore, permettant toutefois les laitages.

Cette préparation au jeûne du Grand Carême constitue une ancienne institution de l'Église datant du IV^e siècle. Saint Basile le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie et d'autres encore ont laissé des homélies et des discours sur le Carême, alors que celui-ci n'avait pas encore commencé.

Cette semaine, en condamnation du jeûne orgueilleux du Pharisien, on ne jeûne ni le mercredi, ni le vendredi.

[Source : Bernard Le Caro, *Le Grand Carême, Lectures orthodoxes pour chaque jour*, Paris, 2012, p. 23. Ed. Syrtes]

Epître (II Tim 3, 10-15)

10 Mais toi, tu m'as suivi pas à pas dans l'enseignement, la manière de diriger et les projets, dans la foi, la patience, la charité et la persévérance,

11 dans les persécutions et les souffrances, celles qui me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystres, toutes les persécutions que j'ai subies. Et de tout cela le Seigneur m'a délivré.

12 D'ailleurs, tous ceux qui veulent vivre en hommes religieux dans le Christ Jésus subiront la persécution.

13 Quant aux hommes mauvais et aux charlatans, ils iront toujours plus loin dans le mal, ils seront à la fois trompeurs et trompés.

14 Mais toi, demeure ferme dans ce que tu as appris: de cela tu as acquis la certitude, sachant bien de qui tu l'as appris.

15 Depuis ton plus jeune âge, tu connais les Saintes Écritures: elles ont le pouvoir de te communiquer la sagesse, en vue du salut par la foi que nous avons en Jésus Christ.

Évangile (Luc 18, 10-14)

10 « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain.

11 Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même: "Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes - ils sont voleurs, injustes, adultères -, ou encore comme ce publicain.

12 Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne."

13 Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant: "Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !"

14 Je vous le déclare: quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé; qui s'abaisse sera élevé. »



Retour sur le dimanche de Zachée Lectures du : 1 Tim. IV, 9-15 ; Luc XIX, 1-10

Lien du dimanche de Zachée avec le Grand Carême

D'après le Typicon, ce dimanche ne fait pas partie du Triode ni des semaines préparatoires au Grand Carême ; il précède cette période, et est connu sous le nom de « dimanche de Zachée» - Evangile lu ce jour. Le sens aigu de l'attente du Christ chez Zachée, son désir de Le voir, peut être appliqué à nous tous alors que nous nous préparons au Grand Carême.

L'homélie de saint Jean de Changhaï donne également une explication sur les Pharisiens, objets du dimanche suivant.

Ouvre-moi les portes du repentir, ô Donateur de vie

Homélies:

- Zachée, le Pharisien et le Publicain - Du désir au repentir

Saint Jean de Changai (Source : Bernard Le Caro, Le grand Carême, Lectures orthodoxes pour chaque jour, Paris, 2012, p. 17-21)

-

- Archimandrite Placide Deseille le Pharisien et le Publicain (Source : La couronne bénie de l'année chrétienne II, 2017, Monastère de Saint-Antoine, p. 8-15)

Homélie de Saint Jean de Changai

Qui était Zachée ?



C'était le chef des Publicains. L'opposition habituelle entre l'humble Publicain et l'orgueilleux Pharisien obscurcit souvent dans notre esprit les véritables caractéristiques de ces deux images. Néanmoins, pour comprendre l'Évangile correctement, il faut se les représenter clairement.

Les Pharisiens étaient réellement des justes. Si dans nos bouches le mot « Pharisien » est associé à une condamnation, il n'en était pas ainsi du temps du Christ et des premières décennies du christianisme. Au contraire, l'apôtre Paul reconnaît solennellement qu'il est « Pharisien et fils de Pharisien » (Ac. XXIII, 6). Il écrit ensuite aux chrétiens, à ses fils spirituels: je suis «

de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux; quant à la loi, Pharisien » (Ph III, 5). Outre l'apôtre Paul, de nombreux Pharisiens devinrent chrétiens: Joseph, Nicodème, Gamaliel.

Les Pharisiens (en hébreu ancien *peroushim*, en araméen *pherisim*, signifie « autre », ceux qui sont séparés, différents) étaient des zéloteurs de la Loi divine. Ils « se reposaient sur la Loi », c'est-à-dire qu'ils y pensaient sans cesse, l'aimaient, s'efforçaient de l'accomplir avec exactitude, la prêchaient et la commentaient. Le sens des dénonciations du Seigneur à l'endroit des Pharisiens est de les prévenir que tout leur exploit spirituel, tous leurs efforts réellement bons sont dépréciés aux yeux de Dieu, sont réduits à rien, appellent la condamnation divine et non la bénédiction. Cela est dû à l'exaltation de leur propre personne, qu'ils tirent des œuvres de justice accomplies par eux, à leur jactance et, principalement, à leur condamnation du prochain, dont un exemple frappant nous est donné par le Pharisien de la parabole : « Ô Dieu je Te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes » (Lc XVIII, 11).

Au contraire, les Publicains étaient réellement des pécheurs, des transgresseurs des lois fondamentales du Seigneur. Les Publicains étaient les percepteurs des impôts des Juifs pour le compte des Romains. Il convient de se souvenir que les Juifs, ayant conscience de leur condition exceptionnelle d'élus de Dieu, se glorifiaient « de la postérité d'Abraham », sans être « jamais esclaves de personne » (Jn. VIII, 33). Mais ensuite, en raison des circonstances historiques, ils se trouvèrent soumis, asservis à un peuple orgueilleux et brut, un peuple « de fer », païen, les Romains. Et le joug de cet asservissement se faisait de plus en plus pesant, et devenait toujours plus pénible.

Le signe le plus tangible et manifeste de cet asservissement et de cette soumission des Juifs était constitué par le paiement de toutes sortes d'impôts, de tributs, à leurs asservisseurs. Le versement d'un tribut pour les Juifs, comme pour tous les autres peuples de l'Antiquité, était par excellence le symbole de la soumission. Et les Romains, ne manifestant aucune retenue à l'égard du peuple soumis, percevaient de lui des impôts ordinaires et exceptionnels.

Naturellement, les Juifs s'en acquittaient avec haine et dégoût. Ce n'est donc pas en vain que, voulant compromettre le Seigneur aux yeux de Son peuple, les scribes Lui demandèrent: « Est-il permis ou non de payer le tribut à César? » (Mt. XXII, 17). Ils savaient que si le Christ disait de ne pas verser le tribut à César, il serait facile de Le mettre en accusation devant les Romains. Si, au contraire, Il disait qu'il fallait le verser, Il serait irréversiblement compromis aux yeux du peuple.

Tant que les Romains gouvernaient la Judée au moyen de roitelets locaux, tels qu'Hérode, Archélaos, Agrippa et autres, cette soumission à Rome, et en particulier la nécessité de payer les impôts, était tempérée pour les Juifs par le fait qu'ils étaient soumis et acquittaient l'impôt à leurs rois, lesquels, à leur tour, étaient assujettis et payaient le tribut à Rome.

Mais voici que peu avant le commencement de la prédication du Christ Sauveur, le système de gouvernement de la Judée changea. Lié à l'événement de la nativité du Christ, le recensement général de la population constituait le premier pas vers l'établissement de la capitation sur tous les sujets des Romains.

En l'an VI ou VII après Jésus-Christ, après le départ d'Archélaos, lorsqu'un impôt personnel fut introduit pour tous les habitants de la Palestine, les Juifs répondirent à cela par une révolte menée par le Pharisien Sadoq et Judas le Caliléen (cf. Ac. V, 37) et ce n'est qu'avec difficulté que le grand-prêtre Joasar réussit à calmer le peuple.

Au lieu des rois locaux, des procurateurs romains furent nommés gouverneurs de la Judée et des provinces voisines. Afin de collecter les impôts avec plus de succès, les Romains introduisirent l'institution des Publicains.

Celle-ci avait existé à Rome depuis les temps anciens, mais tandis que là et dans toute l'Italie, les Publicains étaient recrutés dans la classe respectée des cavaliers, en Judée, les Romains devaient engager comme Publicains des individus moralement proscrits, parmi les Juifs acceptant de passer à leur service et de contraindre leurs frères à payer le tribut.

L'acceptation d'une telle fonction était liée à une profonde chute morale.

Ce n'était pas là seulement une trahison nationale, mais aussi et avant tout une trahison religieuse. Afin de devenir l'instrument de l'asservissement du peuple élu de Dieu par de grossiers païens, il fallait renoncer à l'espérance d'Israël, à tout ce qui était saint en lui et à ses attentes, ce d'autant plus que les Romains ne prenaient nullement en compte les états d'âme de leurs agents. En effet, lorsqu'ils entraient en service, les Publicains devaient prêter un serment païen de fidélité à l'empereur et devaient offrir un sacrifice à son esprit (au « génie » de l'empereur).

Naturellement, ce n'était pas seulement les intérêts de Rome que recherchaient les Publicains en percevant l'impôt de leurs compatriotes. Ils poursuivaient aussi leurs propres intérêts, s'enrichissant aux dépens de leurs frères asservis, rendant ainsi plus lourd le poids de l'oppression romaine. Ainsi étaient les Publicains. C'est la raison pour laquelle ils étaient entourés d'une haine fondée et de mépris, comme traîtres à leur peuple, ne trahissant pas un peuple ordinaire, mais élu de Dieu, l'instrument de Dieu dans le monde, ce peuple par lequel uniquement pouvaient venir à l'humanité la régénération et le salut.

Tout ce qui a été dit ici s'applique doublement à Zachée, car il n'était pas un simple Publicain, mais leur chef (architelonis), Indubitablement, il avait fait tout cela: prêté le serment et offert le sacrifice païen, arraché impitoyablement l'impôt à ses compatriotes, l'augmentant pour son propre profit. Et il devint, comme en témoigne l'Évangile, un homme riche.

Naturellement, Zachée comprenait que pour lui les espérances d'Israël étaient perdues. Tout ce qui avait été annoncé par les prophètes, ce qu'il avait aimé depuis son enfance, ce qui faisait trembler de joie toute âme croyante « connaissant la jubilation » sous l'Ancien Testament, tout cela n'était pas pour lui. Il était un traître, un félon, un proscrit. Il n'avait pas part en Israël.

Et voici que lui parviennent des bruits, selon lesquels le Saint d'Israël, le Messie annoncé par les prophètes, est déjà apparu au monde et chemine avec un petit groupe de disciples à travers les champs de Galilée et de Judée, prêchant l'Évangile du Royaume et accomplissant de grands miracles. Dans les cœurs des croyants, des espoirs joyeux s'embrasent.

Comment réagira-t-il à cela? Pour lui, la venue du Messie constitue une catastrophe personnelle. Le pouvoir des Romains doit arriver à sa fin, et Israël triomphant cirera vengeance pour le dommage qu'il a subi de lui, pour ses offenses et son oppression. Mais même s'il n'en est pas ainsi - car le Messie, selon le témoignage du prophète, « vient, juste et victorieux, humble » (cf. Zao IX, 9) -, Sa venue victorieuse ne doit néanmoins lui apporter, à lui - Zachée -, que la plus grande humiliation et la privation de toute cette richesse et de cette situation qu'il a acquises au prix terrible de sa trahison de Dieu, de son propre peuple et de toutes les espérances d'Israël.

Il se peut encore qu'il n'en soit pas non plus ainsi. Peut-être le nouveau prédicateur n'est-Il pas le Messie. Tous ne croient point en Lui. Les principaux ennemis des Publicains, et en partie de lui-même - Zachée - les Pharisiens et les scribes, ne croient pas en Lui. Il s'agit peut-être d'une simple rumeur populaire. On pourra alors vivre tranquillement comme jusqu'à maintenant.

Mais Zachée ne veut pas persister dans de telles pensées. Il veut voir Jésus pour savoir et ce avec certitude: qui est-Il? Et Zachée veut que le Prédicateur qui passe là soit véritablement le Messie, le Christ. Il veut dire avec les prophètes: « Ah, si Tu déchirais les Cieux et si Tu descendais! » (Is. LXIV, 1).

Qu'il en soit ainsi, même si cela s'avère être catastrophique pour lui, Zachée.

Il y a dans son âme, semble-t-il, des profondeurs telles qu'il ne les avait pas ressenties jusqu'à maintenant; il y a en lui un amour brûlant, enflammé, ardent, totalement désintéressé pour « l'attente des nations », pour l'image du doux Messie décrite par les prophètes, pour Celui « qui a pris sur Lui nos faiblesses et qui a porté nos souffrances » (Is. LIII, 4). Et lorsque l'occasion se présente de Le voir, Zachée ne pense pas à lui-même. Le triomphe du Messie est pour lui la catastrophe et la ruine, mais il n'y songe pas. Il veut seulement, ne serait-ce que du coin de l'œil, apercevoir Celui qui a été annoncé par Moïse et les prophètes. Et voici que passe le Christ. Il est entouré par la foule. Zachée ne peut Le voir, car il est de petite taille. Mais l'aspiration totalement désintéressée de Zachée à voir, ne serait-ce que de loin, le Christ, est à ce point illimitée, irrésistible, que lui - un homme riche, avec une position sociale, fonctionnaire de l'Empire romain, au milieu d'une foule qui lui est hostile, qui le déteste et le méprise - ne prête en rien attention à tout cela, étant dévoré par le désir de voir le Seigneur. Il passe outre routes les conventions, toutes les convenances extérieures, et monte sur un arbre, un sycomore, qui se trouve sur le bord du chemin.

Et les yeux du grand pécheur, chef des traîtres et des félons, rencontrent les yeux du Saint d'Israël, le Christ Messie, le Fils de Dieu.

L'amour voit ce qui est inaccessible au regard indifférent ou hostile.

Aimant avec abnégation l'image du Messie, Zachée pouvait immédiatement reconnaître le Christ dans le Maître galiléen. Et le Seigneur, plein d'amour divin et humain vit l'amour ardent pour le Saint d'Israël dans le cœur du Maître, un amour qui n'était pas assombri par la moindre trace d'intérêt propre, pouvait le régénérer et le renouveler.

Et la voix divine résonna: « Zachée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi. » Et la régénération morale, le salut, le nouveau vint chez Zachée et toute sa maison.

Le Fils de Dieu vint réellement chercher et sauver ce qui était perdu.

Seigneur, Seigneur, comme jadis Zachée, nous aussi T'avons trahi, Toi et l'Œuvre, nous avons été privés d'une part en Israël, nous avons trahi notre espérance ! Mais que Ton règne, Ta victoire et Ton triomphe viennent, bien (lue ce soit à notre honte, à nous et à ceux qui nous sont semblables ! Que Tes ennemis ne portent pas en dérision Ton héritage! Même si Ta venue nous apporte la perte et la condamnation, méritées pour nos péchés, viens Seigneur, viens vite ! Mais donne-nous de voir, bien que de loin, le triomphe de Ta vérité, même si nous ne pouvons en être les participants. Et aie pitié de nous, contre tout espoir, comme Tu eus pitié de Zachée.

Source : B. Le Caro, *Saint Jean de Changhaï et son temps*, Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. *Grands spiriruels du XXe siècle*, 2011, p. 297.

17

Homélie du P. Placide Deseille pour le Dimanche du Pharisien et du Publicain 2004

Le Publicain et le Pharisien

Nous voici parvenus à ce premier dimanche du Triode, à ce premier dimanche qui nous prépare directement au Grand Carême. Et l'Église, en prenant comme thème de toute la liturgie ce dimanche l'évangile du Pharisien et du Publicain (Lc 18, 10-14) nous oriente tout de suite vers l'essentiel. L'essentiel du carême, ce n'est pas le jeûne, c'est l'humilité. C'est l'humilité de l'âme. Et, comme certains pères l'ont dit, ce qui est le but du jeûne, ce n'est pas de fortifier notre volonté, ce n'est pas de nous aider à dompter notre chair. Ce qui est le but principal du jeûne, c'est d'humilier notre âme. De manifester par un comportement extérieur, où tout notre être, notre corps lui-même sont engagés, l'humilité de l'âme. Oui, l'humilité ! Cette humilité qui est essentielle, dont la nécessité est plus actuelle que jamais. Saint Antoine, au IVe siècle, disait : « J'ai vu les filets du diable étendus sur le monde entier ; je me dis : mais qui pourra y échapper ? Et j'entendis une voix me répondre : L'humilité ! » Oui, si nous regardons le monde tel qu'il est autour de nous, aujourd'hui, je crois que cette parole de saint Antoine, cette constatation qu'il faisait de son temps, est plus vraie que jamais.

Les filets du diable sont bien tendus sur le monde entier. Satan reste, et est plus que jamais, le prince de ce monde. Partout nous rencontrons des tentations, partout nous sommes incités à vivre d'une manière qui n'est pas selon l'évangile, mais, justement, ce qui nous permet d'échapper à cette contagion, c'est l'humilité.

Cette humilité dont également certains pères de l'Église nous ont dit que, d'une certaine manière, à elle seule, elle peut suffire à nous sauver. Bien sûr, toutes les vertus chrétiennes sont nécessaires, mais elles sont toutes résumées dans l'humilité. Nous

pouvons ne pas être très remarquables en beaucoup de vertus chrétiennes, si nous avons l'humilité elle peut suffire pour nous élever jusqu'au ciel. Car cette humilité, comme disaient encore les saints pères, n'est pas simplement une vertu parmi les autres, mais elle est c'est une parole encore d'un père du désert elle est comme le condiment qui assaisonne toutes les vertus, qui doit assaisonner toute notre vie spirituelle. Quoi que nous fassions dans notre vie spirituelle, quels que soient les jeûnes et les bonnes œuvres que nous pratiquions, tout cela serait sans valeur aux yeux de Dieu, si ce n'est pas assaisonné par ce condiment qu'est l'humilité.

Mais l'humilité, qu'est-ce que c'est ? Eh bien, là encore, les saints pères nous disent qu'on ne peut pas exprimer ce que c'est que l'humilité, parce que l'humilité est quelque chose de proprement divin, et, de même qu'on ne peut pas dire ce qu'est l'essence de Dieu, on ne peut pas connaître ce qu'est l'humilité en elle-même, dans son essence. Oui, elle est quelque chose de divin. Le Christ nous a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Oui, Dieu est humble. Non seulement le Christ en tant qu'homme, mais, d'une certaine manière, Dieu, dans sa divinité elle-même, est humble, c'est-à-dire qu'il n'est pas affirmation égocentrique de lui-même, mais que Dieu est amour, que Dieu est don total de lui-même. C'est en ce sens que Dieu est humilité et que l'humilité est proprement divine et qu'elle est véritablement une participation à la nature même de Dieu. Mais si l'on ne peut pas exprimer, si l'on ne peut pas connaître véritablement ce qu'est la nature de Dieu, on peut déjà la goûter, dans la mesure où nous la pratiquons. Et comment la pratiquons-nous ?

Oui, nous ne pouvons savoir ce qu'est l'humilité en elle-même mais les saints pères nous en révèlent la voie, nous manifestent le chemin qui y conduit. Et c'est cela qui est important pour nous. Quel est ce chemin ? Bien des choses, bien des aspects de la vie spirituelle conduisent à l'humilité. Mais il est trois choses, je crois, trois choses particulièrement importantes.

Tout d'abord, de ne pas imiter le pharisien. Et d'imiter au contraire le publicain. De ne pas nous estimer meilleurs que les autres. De ne pas les juger. Car dans la mesure où nous jugeons, où nous critiquons les autres, que ce soit en paroles extérieures, que ce soit intérieurement, car les paroles ne sont jamais que l'expression de notre pensée, de notre jugement intérieur, dans la mesure où nous ne jugeons pas les autres, nous pouvons accéder à l'humilité. Au contraire, si nous jugeons les autres, si nous avons des paroles de jugement et de critique, nous prenons le chemin inverse de l'humilité, nous imitons le pharisien et nous ne serons pas justifiés, nous nous couperons de Dieu. Au contraire, si, sans cesse, nous nous reconnaissons pécheurs devant Dieu, comme le publicain, si nous regrettons notre péché, tout en le reconnaissant, en nous humiliant ainsi devant Dieu, eh bien ! oui, nous serons sur le chemin de l'humilité. C'est pour cela que cette formule de la prière de Jésus qui est déjà là (avec le nom de Jésus en moins, ce Nom tellement important, introduit ensuite par la tradition) dans la prière du Publicain : « Seigneur, aie pitié de moi, pécheur ! » doit être sans cesse sur nos lèvres. Et c'est seulement dans la mesure où cette attitude du Publicain aura profondément marqué notre esprit, marqué notre cœur, que nous pourrons et que nous devons aussi, rendre grâces sans cesse au Seigneur ; non pas rendre grâces comme le Pharisien, en rendant grâces au Seigneur Je ne pas être comme le reste des hommes qui ont ceci et cela comme défauts, mais en rendant grâces au Seigneur parce que, alors que nous ne sommes que de pauvres pécheurs, que nous n'avons rien, le Seigneur nous a comblés de ses dons. Et cette action de grâces est encore, alors aussi une marque d'humilité.

Donc : se condamner soi-même, reconnaître son péché, et ne jamais juger, ne jamais accuser, ne jamais critiquer les autres, c'est le premier pas vers l'humilité.

Ensuite, les pères nous recommandent, comme chemin vers l'humilité, l'obéissance. Il est remarquable d'ailleurs que saint Jean Climaque, dans son Échelle Sainte, ce livre que l'Église recommande à tous les chrétiens de lire spécialement pendant le carême, S. Jean Climaque ne parle pas explicitement de l'humilité au début de cette Échelle, mais il en fait l'un des derniers degrés, le vingt-cinquième. Cela ne veut pas dire que l'humilité n'est pas nécessaire au début de la vie spirituelle. Mais nous ne pouvons percevoir le goût, la saveur de l'humilité, que lorsqu'elle est bien enracinée en nous. Et c'est pour cela que saint Jean Climaque parle d'abord, et dès le début de son Échelle, de l'obéissance ; de l'obéissance, c'est-à-dire du renoncement à la volonté propre. L'obéissance n'est pas seulement quelque chose qui est demandé aux moines, ce n'est pas seulement un engagement que l'on prend en entrant dans la vie monastique. Il n'est pas nécessaire pour obéir d'avoir un higoumène, de vivre dans une communauté : tout chrétien doit la pratiquer, et la pratiquer non pas seulement à l'égard de qui a autorité dans l'Église, mais, comme le dit saint Benoît, le Père des moines d'Occident, il faut que les chrétiens s'obéissent mutuellement. C'est-à-dire qu'ils aient tous cet esprit de renoncement à la volonté propre, de renoncement à ses goûts, à ses préférences, à ses petites fantaisies personnelles, pour céder facilement aux autres quand rien d'essentiel n'est en cause ; quand il s'agit simplement de ses goûts, de ses préférences de ces idées particulières que nous avons mais qui, encore une fois, n'engagent rien d'essentiel dans notre vie. Cette attitude d'obéissance, de renoncement à la volonté propre, cette attitude qui nous fait préférer les autres il nous-même, qui nous fait préférer leur intérêt, leurs désirs aux nôtres. Cela est fondamental pour s'acheminer vers l'humilité. Là encore, si nous n'avons pas cette obéissance, si nous préférons toujours notre volonté, si nous voulons toujours nous affirmer, suivre nos goûts et nos fantaisies, nous n'accéderons jamais à l'humilité, nous n'accéderons jamais au salut dans le Christ.

Enfin, troisièmement, saint Jean Climaque particulièrement, mais déjà saint Dorothée de Gaza, insistent sur le comportement extérieur. Ces attitudes extérieures dans lesquelles se traduit l'humilité. Nous sommes corps et âme, et c'est par les attitudes extérieures aussi que l'humilité peut s'enraciner et progresser véritablement en nous. Attitude extérieure dans la prière : le Publicain est incliné, prosterné. D'où l'importance dans la prière de l'attitude que nous prenons, de ces métanies, de ces prosternations, dont l'Église fait un élément de sa liturgie, surtout en carême, mais qui ont aussi leur place, éminemment, dans notre règle de prière personnelle. Et puis, dans toute notre vie quotidienne, il y a tant de manières par lesquelles nous essayons de nous imposer aux autres, nous essayons de nous affirmer supérieurs, que ce soit dans le vêtement, que ce soit dans les objets que nous utilisons. La simplicité, l'humilité en tout cela, c'est important aussi pour que nous nous essayions il l'humilité. Comme le disent encore les saints pères : « On n'a pas les mêmes sentiments ils parlaient en hommes du IV^e ou du Ve^e ou du VI^e siècle, on n'a pas les mêmes sentiments si on chevauche sur un âne ou sur une magnifique monture », On n'a pas les mêmes sentiments si on a une voiture luxueuse et qui humilie les autres ou si l'on a quelque chose d'utilitaire et de simple. Nous n'avons pas les mêmes sentiments si nous faisons de la vitesse ou si nous roulons à une allure modérée.

Oui, l'attention à tout cela est encore une manière de pratiquer l'humilité. Cela peut sembler sans importance. Non, cela n'est pas sans importance. Même dans la manière de conduire une voiture, on peut pratiquer l'humilité, ou faire preuve d'orgueil. On peut enraciner en soi l'humilité, comme on peut, au contraire, exprimer une attitude orgueilleuse et faire progresser cet orgueil en nous. Oui, dans toute notre vie quotidienne, la plus simple, la plus quotidienne, la plus terre à terre, nous pouvons ou

travailler à humilier notre âme, à faire pénétrer l'humilité dans les profondeurs de notre cœur, ou au contraire, nous pouvons, d'une façon ou d'une autre, imiter le Pharisien. Que l'évangile de ce dimanche nous incite à rentrer dans notre cœur, à voir comment nous pratiquons cette humilité, comment plutôt, nous en prenons au moins le chemin. Est-ce que nous ne jugeons pas ? Est-ce que nous ne critiquons pas ? Est-ce que nous n'avons pas des paroles de jugement ? de critique ? Est-ce que nous savons donner à tout notre comportement, à toute notre manière d'être, cette saveur d'humilité, ou, au contraire, est-ce que nous ne cherchons pas à nous imposer aux autres, à nous préférer aux autres, à nous affirmer d'une façon qui est une manifestation, peut-être subtile parfois, mais dangereuse, d'orgueil ? Oui, que nous fuyions tout ce qui serait apparenté à l'attitude du Pharisien et que le Publicain de l'évangile soit notre modèle. C'est alors que l'humilité se répandra dans notre cœur, cette humilité par laquelle nous imiterons le Christ, par la puissance de l'Esprit, à la gloire du Père, dans les siècles des siècles.

Amen.